fe Monde

DIMANCHE 31 DÉCEMBRE - LUNDI 114 - MARDI 2 JAN

Abidjan, le royaume des «arnacœurs»

SUR LA PISTE DES « BROUTEURS » 2/2 De la Côte d'Ivoire, où ils forment une corporation très particulière, les escrocs en ligne redoublent d'imagination pour gagner la confiance de leurs victimes et leur soutirer de l'argent

efrains de coupé-décalé et flows de « rap ivoire » montent des terrasses de Koumassi, rtier populaire d'Abidjan, la quartier populaire d'Abidjan, la capitale économique de la Côte d'Ivoire. Néons des «maquis» (petits restaurants), mosaïques d'écrans et feux de voitures composent le corail lumi nescent de «Babi», ainsi qu'on surnomme l métropole aux nuits extravagantes, où tant d'escrocs en ligne, appelés « brouteurs », ven-dent du rêve aux solitudes occidentales. Djibril (les noms des fraudeurs cités dans cet ar ticle ont été modifiés) nous attend dans une rue discrète, à l'étage d'un restaurant climatisé. Nous sommes recommandés par des membres de sa famille installés en France, qui l'ont assuré de notre discrétion. Depuis que nous sommes en contact. Diibril nous envoie quotidiennement des messages sur WhatsApp:«Coucou, ça va?», «Comment s'est passée la journée?», «Vous me gâterez avec une bonne bouteille? » Le jeune homme d'argent, mais il est comme naturellement rattrapé par ses réflexes de brouteur. Le voici qui nous fait signe depuis la table

où il est assis. Tee-shirt siglé Nike, jean dé-chiré, tresses nouées en catogan. Son regard s'arrête sur notre téléphone. «C'est l'IPhone 14 Pro Max? Pas mal... », lance-t-il avec un cheveu sur la langue. Aujourd'hui trente naire Diibril est devenu brouteur alors qu'il était encore collégien, à l'âge de 15 ans, en sui-vant l'exemple de ses frères aînés dans les cybercafés de Koumassi. Sa première arnaque lui a rapporté 50 euros. « J'ai acheté une paire d'Adidas, se souvient le "guy", comme on appelle ici les imposteurs en ligne. Je ne l'ai pas fait seulement pour les chaussures, c'était un

par seuternent pour les criatistres, une épreuve que je voulais relever. »

Depuis ce premier «West» – une fraude
dans le jargon des brouteurs –, les techniques de Djibril n'ont pas changé. « Je travaille sur les sites de rencontre, précise-t-il. On gagne du temps parce que les revenus des profils sont affiches. Je me fais passer pour une secré-taire de l'armée en mission à l'étranger. C'est une bonne excuse pour esquiver les échanges à l'oral et les vidéos. Je cible surtout les hommes. » Selon Djibril, les brouteurs sont unanimes: la confiance des hommes se gagne rapidement, mais, à la fin, ils donnent moins d'argent que les femmes... «Je les amène vite sur le terrain de l'amour, poursuit le "guy" de Koumassi. Il faut ensuite trouver leurs faiblesses. Si c'est les enfants, nar exem ple, je leur dis que j'ai une fille à l'hôpital, que les soins sont chers... Une fois que le "mugu" [« pigeon »] a commencé à payer, il est foutu, le pigeon » la commence à payer, il est Jount, il ne veut plus perdre sa mise de départ. » Dji-bril esquisse un sourire gêné: «En même temps, votre pays nous pousse à la faute en ouvrant des "sites de solitude" !» Une vaste étude menée par l'Institut de lutte

contre la criminalité économique de Neuchâtel (Suisse) a testé plus de 15000 profils sur des sites de rencontre en France, au Canada et dans la Confédération helvétique. Parmi les brouteurs identifiés, près de quatre sur dix opéraient depuis Abidjan, et 90 % d'entre eux étaient des hommes. Les femmes, elles, n'interviennent qu'aux marges, prêtant leur voix ou leurs silhouettes pour crédibiliser un scé-nario. D'après la méme étude, près de la moi-tié des usurpateurs étaient encore étudiants. Dans les quartiers populaires d'Abidjan, de Yopougon à Abobo en passant par Koumassi, le «bara» («broutage») est devenu un mode de

vie à part entière. Les «guys» ont leur hiérar chie – «débutants », «vieux pères », «rois du boucan » –, leur musique – le coupé-décalé –, et même leur série - Brouteurs.com, une fic tion en trois saisons qui décrit les joies et les

Comment Abidian, métropole de 6.5 millions d'habitants, s'est-elle imposée comme la capitale de l'imposture aux sentiments dans le monde francophone? En partie à cause de son taux de chômage, qui touche-rait 80 % des jeunes, soit deux fois plus qu'à l'échelle nationale. Mais ce chiffre n'explique pas à lui seul la popularité du bara, la Côte d'Ivoire affichant parallèlement l'un des taux de croissance les plus soutenus de l'Afri que subsaharienne depuis 2012. Quant au ni-veau de son PIB par habitant, il est deux ou trois fois plus élevé que celui des pays voi sins, comme le Burkina Faso ou le Mali. «Les jeunes Abidjanais sont les enfants gâtés de l'Afrique de l'Ouest, affirme Issa, un Ivoirien de 33 ans, responsable de plusieurs chantiers du Grand Abidjan. Je préfère employer des ouvriers maliens et béninois. Ils viennent en Côte d'Ivoire pour bosser. Ici, le salaire minimum ne dépasse pas 75000 francs CFA [115 euros], mais il est toujours plus élevé que

LE PRÉTEXTE DE LA DETTE COLONIALE

Au-delà des facteurs économiques, l'émer-gence des brouteurs a une explication historique locale. Au début des années 2000, les arnaqueurs en ligne du Nigeria – surnommés les « Yahoo boys » -, ont été durement réprimés par les autorités. Beaucoup se sont re-pliés sur la Côte d'Ivoire, où l'instabilité institutionnelle offrait un contexte favorable aux escroqueries. Le pays, qui avait déjà connu un premier coup d'Etat en 1999, s'engageait alors dans une décennie de crises militaires et politiques, qui ne prendront fin qu'après l'élection d'Alassane Ouattara, en 2011. C'est au cours de cette période mouvementée qu le mode de vie et les valeurs du coupé-décale se sont imposés parmi la jeunesse ivoi rienne, importés par la diaspora parisienne dans les maquis d'Abidian. L'inventeur de ce cans les maquis d'Abrigan. L'inventeur de ce style musical, Douk Saga, mort en 2006, prò-nait la ruse, l'hédonisme et le culte de l'ar-gent. Sous son influence, les brouteurs de Babi ont d'ailleurs pris l'habitude de payer les

DJ pour qu'ils chantent leurs exploits. « Avec les crises politico-militaires du début des années 2000, les repères des jeunes ont été malmenés, estime Vladimir Aman, expert ivoirien en cybersécurité. Les brouteurs voyaient des gens s'entre-tuer dans la rue: à côté, les amaques en ligne passaient pour un moindre mal... La notion de "dette coloniale" a quest joué un rôle important dans le dévelor pement du bara. Beaucoup d'impos-teurs l'avancent encore aujourd'hui pour justi-fier leurs fraudes.» L'idée qu'il serait normal de « voler les voleurs » demeure en effet ré pandue parmi les brouteurs, souvent prêts à rappeler que les Occidentaux ont pillé les richesses de l'Afrique. «Dans cette logique, poursuit Vladimir Aman, le bara apparaît comme une simple opération de recouvre-ment, même s'il est vrai que les "guys" ne se

distinguent pas par leur conscience politique. » «La "dette coloniale" est un prétexte, avoue Djibril avec une pointe de mépris. Si les brouteurs parient de ça, c'est parce que leur cons-cience les gronde quand ils essaient de s'endormir! Moi, je n'ai pas besoin de ce genre d'ex ajane pour le bara. Chaque jour, i



raît bien lointain. A la différence de son ami Djibril, Bakary 26 ans, lui aussi brouteur à Koumassi, travaille exclusivement sur le long terme, en ne ciblant que des femmes. «Je me retiens par-fois de demander de l'argent pendant les six premiers mois, se vante-t-il. Et encore, si je me débrouille bien, c'est le mugu qui propose, comme ça, on obtient plus.» Le bara est devenu une pratique si répandue que des sortes de scripts sont disponibles sur Internet pour nourrir les échanges avec les victimes. D'après l'un de ces canevas, lorsqu'un mugu

« CHAQUE JOUR.

JE PASSE DU TEMPS

AVEC DES "MUGUS"

[PIGEONS] QUI SE

SENTENT SEULS.

C'EST NORMAL

OUE JE SOIS PAYÉ

POUR LEUR TENIR

COMPAGNIE»

DJIBRIL

demande «qu'est-ce que tu n'aimes pas dans la vie?», il est conseillé de répondre «je dé-teste le mensonge et la tricherie». Si Bakary juge une relation prometteuse, il peut y investir de l'argent avant même d'en avoir reçu : «Je fais porter des fleurs et des chocolats au domicile du mugu en France. On ap-pelle ça le "corps-à-corps". A Babi, il y a des gens spécialisés dans ces services, il suffit de contacter des sociétés de livraison en Europe et de savoir effacer ses traces. En ce moment, la 'guy" incarcéré à la MACA [maison d'arrêt et le correction d'Abidian] / »

Contrairement à Djibril, Bakary ne porte pas de vêtements de marques. « Je fais profil bas, confie-t-il. Le mois dernier, je m'habillais encore comme mon pote, mais, maintenant, les policiers repèrent facilement le look des "tapeurs de claviers". Deux agents mont arrété il y a quelques semaines dans la rue. Ils dans les détails techniques. Le dossier est re-

histoire de voir si l'étais dans le bara. Mon télé phone était déchargé. Ça ne m'a pas sauvé : ils avaient plein de chargeurs différents! Quand le portable s'est allumé, ils ont trouvé mes échanaes avec les muaus. Pour au'ils me laissent tranquille, j'ai dû payer 150 000 francs

LES HÉSITATIONS DU MINISTÈRE

Cette corruption ordinaire, dont tous les brouteurs rencontrés se font l'écho, n'aide pas le gouvernement ivoirien à évaluer l'ampleur des impostures numériques, « Les victimes la des impostures nameriques «Es victimes io-cales sont surtout ciblées par des piratages de porte-monnaie électronique, des fraudes aux ordres de virement ou des arnaques à l'assis-tance technique, rapporte Vladimir Aman, auteur d'un rapport recent sur le sujet. Les esueries aux sentiments visent peu d'Ivoi forme de "sextorsions" [chantage à caractère sexuell a Comme en France, les victimes, acfestent rarement auprès des autorités. Même les entreprises préfèrent la discrétion, à commencer par les banques, qui rechignent à si-gnaler les attaques sur leur système informa-tique de peur de compromettre leur réputa-tion. Quant aux impostures dont la police a connaissance, il est rare qu'elles trouvent un dénouement judiciaire. Sur les 30 000 affai-res de cybercriminalité traitées par les autorires de cybercriminalité traitées par les autori-tés ivoiriennes entre 2009 et 2022, seulement personne qui s'occupe de ca pour moi, c'est un 5 % ont conduit à des interpellations et 2 % à des défèrements devant le parquet. A la barre du palais de justice de Yopougon

quartier connu comme le «fief des brouteurs » à Abidjan, les tapeurs de claviers se font rares. En cette matinée d'octobre, après quelques vols de portables et de vêter lorsqu'une infraction numérique se présente, le président plisse le front, hésite et se perd porté. «Il n'existe pas de magistrats spécialisé

dans les délits numériaues en Côte d'Ivoire, déplore Vladimir Aman. Il faudrait pourtant que certains d'entre eux soient formés d'urgence aux modes opératoires des brouteurs, car les délits sur Internet augmentent en flèche ici.» Ces lacunes ne facilitent pas la coopération avec les pays étrangers. D'autant que les dos siers ne peuvent passer que de ministère à ministère. «Ce processus laborieux peut vite décourager les magistrats européens, analyse Olivier Beaudet-Labrecque, doyen de l'Insti-tut de lutte contre la criminalité économique. Pour les impostures numériques, les affai res instruites en Côte d'Ivoire provenant d'une plainte à l'étranger sont ultraminoritaires. D'un pays à l'autre, les échanges WhatsApp entre magistrats fonctionnent beaucoup mieux que la voie officielle! Il n'y a qu'un moyen de lutter efficacement contre les arnaques à la ro-mance: renforcer les instructions et les juge-ments en Côte d'Ivoire.»

Les autorités locales ne restent nas nassive pour autant. Le ministère de l'intérieur a créé dès 2011 une plate-forme de lutte contre la cy-bercriminalité, un dispositif novateur évoluant à la pointe de la technologie grâce au soutien d'ingénieurs en informatique et en télécommunications. Deux ans plus tard, une loi est venue étoffer le code pénal ivoirien pour faciliter les poursuites contre les brouteurs. Un arsenal législatif à la fois plus large et sévère que celui prévu par le droit français ou suisse. En 2021, une autre loi a durci la réponse des autorités face à la cybercriminalité, avec

un doublement du quantum des peines. Autre signe de la détermination du gouver-nement : l'arrestation en avril d'une trentaine de brouteurs à Abidjan, dans un appartement où se trouvaient guarante ordina teurs, une cinquantaine de portables et d'in-nombrables cartes SIM. Trois mois plus tard, dans la même ville, une opération appuyée par l'Organisation internationale de police criminelle (Interpol) a permis de mettre la

main sur un haut responsable d'OPERAIER. un groupe de cybercriminels lié à des escro-queries massives en Afrique, en Asie et en Amérique latine. «La coopération policière sera sans doute encore plus efficace auand la Côte d'Ivoire aura signé la convention de Bu dapest, un traité international qui vise à har-moniser les lois de chaque pays et à protéger les libertés informatiques, précise Olivier Beaudet-Labrecque. Il y va de la crédibilité nu mérique de la Côte d'Ivoire. Le gouvernemen veut éviter que les investisseurs étrangers as socient le pays à un fover de cybercriminels. » Une hantise dont témoignent les hésitations du ministère de l'intérieur dans sa communirelations avec la presse, un ancien rappeur célèbre en Côte d'Ivoire, nous promettra à plusieurs reprises des visites et des rendez-vous, avant de se raviser, s'enfermant à chaque fois dans un éloquent « silence radio

FINITES & ROIS DU ROUCAN

La relative impunité dont bénéficiaient les cyberescrocs lors des crises militaires et politiques des années 2000 est révolue. En 2019, une arrestation a particulièrement marqué les esprits: celle de «Commissaire 5500 volts», le brouteur le plus connu du pays, un showman habitué à parader sur les réseaux sociaux «habillé» de billets de banque. «Les tapeurs de claviers sont plus discret: aujourd'hui, affirme Bakary, qui officie à Kou massi. Ca sert à quoi de frimer? A se faire at traper par la police? Dans le bara, certains ont gagné dix fois plus que Commissaire 5500, mais on ne les voit pas, ils sont malins. » Yaya Koné, anthropologue et maître de conféren-ces à l'université polytechnique Hauts-de-France, confirme cette tendance: «Deput trois ou quatre ans, les brouteurs sont moins visibles dans le paysage d'Abidjan. Ils préférent raser les murs et prospérer sans coups d'éclat. » Fini le temps où les stars de l'arnaque en li-

L'ESPRIT FRATERNEL OUI UNISSAIT LES BROUTEURS SEMBLE AVOIR VÉCU.

LA SENSIBILISATION **DES VICTIMES** OCCIDENTALES AUX IMPOSTURES A RENFORCÉ LA COMPÉTITION

dans des 4 × 4 remplis de wolosso (prosti-tuées) et s'adonnaient au «travaillement» sur les dancefloors. Cette pratique, répandue parmi les brouteurs de Babi, consiste à offrir du champagne et à jeter des billets autour de soi, en particulier sur les chanteurs, pour les encourager à vanter leur bara. Le fameux Commissaire 5500 a ainsi payé 10 millions de francs CFA les louanges de DJ Arafat, célè-bre artiste ivoirien mort en 2019, dont le pro-fil orne encore la carrosserie des taxis collec-tifs à Yopougon. «En plus de répondre à une tradition de partage vivace en Afrique de l'Ouest, cette "pluie" de billets est bien souvent proportionnelle au dénuement que les broueurs ont connu dans leur enfance, observe Yaya Koné. Les imposteurs de moindre enver gure, eux, gardent l'essentiel de l'argent pour eur famille, quand celle-ci l'accepte.»

gne - alias les «rois du boucan» - roulaien

Depuis les restrictions instaurées pendant l'épidémie due au Covid-19, les tapeurs de claviers ont déserté leurs principaux points de ralliement: les cybercafés. Musique à plein volume en fond sonore, les «débutants » y apprenaient le métier, envoyant des centaines de pourriels pour le compte des « vieux pères », lesquels, en retour, leur en-seignaient leurs techniques. Des « cartels de outeurs» pouvaient même voir le jour dans l'esprit collectif de ces lieux. Des grou pes d'escrocs aux noms suggestifs – «Famille Cacharel », «Famille des Saints», «Famille des HTC » (pour «High Tech Computers») se réunissaient souvent en dehors du bara, afin de célébrer des anniversaires ou pour re-garder des matchs de football.

A Yopougon, où les brouteurs sont légion, la plupart des cybercafés ont fermé. Les ta peurs de claviers travaillent désormais sur leurs smartphones. Chacun pour soi, comme Matar, 28 ans. Enfant de «Yop City» (le surnom de cette commune d'Abidian), ai borant une chemise à fleurs et chaussé

mocassins orange, il se livre au bara depuis son appartement. Ce jeune homme à la car-rure imposante a investi l'argent de ses im-postures dans des boutiques de vêtements à Koumassi. Si une partie de ses activités est désormais légale, sa famille continue à lu tourner le dos car, chez les Sawadogo – origi-naires du Burkina Faso –, on s'est sorti de la misère par l'effort et le travail. Un oncle de Matar a fait fortune en lancant une chaîne de garages à Yopougon. L'une de ses tantes poursuit une brillante carrière dans l'immo-bilier. «Ma mère a d'abord accepté que je lui achète une télé et des meubles, tout en so chant d'où venaient les hillets, raconte Ma tar. Mais mon père lui a demandé de ne plus rien accepter. Le bara, pour lui, va contre la "dignité de la famille". Ca va surtout contre sa dianité à lui, le patriarche censé subvenir au

« DU SABLE DANS L'ASSIETTE»

Le broutage est désormais stigmatisé par la plupart des familles abidjanaises. «Le bar ferme beaucoup de portes aux "guys" en rai-son de leur réputation sulfureuse», explique l'anthropologue Yaya Koné. La situation poli-tique étant redevenue stable, leurs activités sont perçues comme des vols à part entière, même si elles ne reposent sur aucune vio lence physique. Sensibilisés au phénomène des escroqueries en ligne, les habitants de Babi savent aujourd'hui que le bara détruit des vies en Europe. «Il paraît loin le temps où on se faisait caillasser par la population de Yo-pougon en venant arrêter des brouteurs, note un expert informatique de la plate-forme de lutte contre la cybercriminalité. Il fallait l'ap pui de la gendarmerie pour mener à bien les interpellations.» Il semble loin, aussi, le temps où le bara avait la faveur des filles du quartier. «Avec l'argent viennent les senti ments », se vantaient autrefois les brouteurs Florabelle. 25 ans, habitante de Yop City, ne viers : « Je préfère construire ma vie avec un maçon sérieux plutôt qu'avec un flambeur qui fera de moi la princesse d'un soir!

dualisme, même și les statistiques laissent penser que les «guys» sont toujours plus nombreux. En 2018, les autorités ivoiriennes suivaient 3000 dossiers de cybercriminalite contre 7000 actuellement. Si le nombre de victimes a augmenté lui aussi, les tapeurs de claviers estiment qu'elles sont aujourd'hui plus méfiantes, le bara étant maintenant un phénomène connu en Europe. Pour séduire les pigeons, ils auraient davantage recours au «zamou», un procédé mystique censé ac croître leur pouvoir de conviction. Une écra sante majorité de cyberescrocs mêleraient cette «magie offensive» au bara. Les féticheurs qui orchestrent ces rituels deman-dent le plus souvent de l'argent et des sacrifi-ces pour « attacher l'esprit » des victimes. Certains brouteurs accepteraient même de «vendre leur âme» en échange d'arnaques particulièrement lucratives. «On appelle ça "faire le pacte", c'est très dangereux, prévient Matar. A cause de cette magie, l'ai perdu beau coun d'amis. Ils sont morts, d'autres sont devi nus fous. Et puisque le travail est plus du maintenant, les "guys" utilisent le zamou con tre leurs concurrents... »

L'esprit fraternel qui unissait les arna-queurs semble donc avoir vécu. La sensibili-sation des victimes occidentales aux impostures a renforcé la compétition entre eux. Le bara est même entré dans l'ère des «vampi-res», terme qui désigne à Abidjan les voleurs de pigeons. A cause de l'un d'entre eux, Johann, brouteur reconverti dans le com merce de fripes, a perdu toutes ses victimes Le jeune débutant qu'il formait a piraté son compte Facebook. «Les billets attirent la ja-lousie, déplore-t-il. Les amis se trahissent, ils se mettent du sable dans l'assiette. Il n'y a nlus aucune confiance...» Il n'est pas rare que les tapeurs de claviers soient aussi hantés par les souffrances qu'ils inventent à longueur de journée pour soutirer de l'argent : « Je n'ai pas le moral » ; « ma mère est malade », « je n'ai pas d'argent pour la soigner »... A es croire Johann, tous ces maux finissent pa «taper sur le système». Trahis par leurs amis traités comme des parias par leurs familles absorbés par leurs mensonges, la plupar des brouteurs reconnaissent que leurs rela tions sociales se sont appauvries, comme s'ils s'absentaient peu à peu de leur propri vie, s'enfermant dans la solitude, à l'image de leurs proies. ■

ALEXANDRE KAUFFMAN

Le Monde Afrique